

# LARMES DE SANG

## Tome 1 : AIMER

Sg HORIZONS

Copyright © 2013 Sg HORIZONS  
All rights reserved.

ISBN: **979-10-92586-00-8**

*« loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011 »*

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction d'un extrait quelconque ou utilisation autre que personnelle de ce livre constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

# 1 - Tu pleures du...sang

Je courrais aussi vite que mes jambes me le permettaient à travers la forêt avoisinant ma maison, en essayant d'oublier que je m'y trouvais seule, en pleine nuit. Les battements sourds de mon cœur et ma respiration saccadée étaient étouffés par d'autres sons, comme le chant des oiseaux nocturnes ou le craquement du feuillage sous mes pas. Je devais arriver à temps : seule cette pensée comptait. Je venais de faire le plus affreux des rêves. J'avais cependant la conviction que ça n'en avait pas été un.

Les branches en travers du chemin semblaient prendre un malin plaisir à me griffer et à s'accrocher au bas de ma nuisette lors de mon passage, comme pour me retenir, mais je finis tout de même par atteindre la route. Je stoppai net, m'appuyant sur mes genoux pour retrouver un semblant de souffle. Le sol de la forêt glissait par l'humidité qui le recouvrait en ces heures nocturnes, mais j'avais fort heureusement eu la bonne idée d'enfiler mes bottes à semelles crantées. Sans cela, je n'aurais pu atteindre ma destination sans dégâts.

Quand soudain, un bruit de moteur me fit relever la tête.

Comme dans mon rêve, une moto apparut au sommet de la butte et je la vis s'élever dans les airs, au ralenti, pour retomber dans une des nombreuses ornières qui caractérisaient le circuit routier de l'État du Vermont. La moto dérapa lorsqu'elle heurta le sol et bascula sur le côté, entraînant son passager dans sa chute. L'homme et la machine glissèrent sur l'asphalte et percutèrent l'un des nombreux troncs d'arbres bordant la route.

J'assistais, impuissante, à la scène, pétrifiée par ce spectacle malheureux, incapable de bouger, voire de raisonner.

Le bruit d'un autre véhicule qui approchait me ramena à la raison. Mon corps et mes sens se remirent à fonctionner quand une autre moto apparut au sommet de cette même butte qui avait été l'une des causes de cet accident. L'autre conducteur, plus prudent, ralentit et s'arrêta sur le bas-côté, sûrement en apercevant l'autre moto dégageant à présent de la fumée. Je me mis à courir vers la silhouette étendue de l'autre côté de la route où je me tenais. Celle-ci semblait immobile. J'arrivai en même temps que l'autre conducteur. Je m'agenouillai afin de toucher le corps de l'homme étendu là, me demandant si tout cela était bien réel. Pourtant, mes mains parcoururent la poitrine du blessé qui se soulevait, me confirmant la réalité de la scène.

— Bon Dieu, et merde ! Combien de fois, je lui ai dit de faire plus attention. Il ne m'écoute jamais ce con, débita la voix de l'homme qui me surplombait.

Je relevai la tête et vis l'autre retirer son casque de moto. Je réalisai alors que je le connaissais. C'était James Stone, un des meilleurs joueurs de notre équipe de base-ball de notre lycée. Celui-ci s'agenouilla de l'autre côté du corps de son ami. Sa main se porta au-dessus de son buste sans pourtant le toucher.

— Est-ce qu'il est..., bredouilla-t-il d'une voix paniquée.

Je ne réalisai qu'après quelques secondes qu'il s'adressait à moi. Je me saisis du poignet droit du blessé entre nous et pus y sentir un pouls, malheureusement très faible. James porta ses deux mains au casque de son ami, mais j'arrêtai son geste en me saisissant de ses avant-bras.

« *Ne savait-il pas qu'il ne fallait jamais retirer le casque d'un motard venant d'avoir un accident ?* », me demandai-je en sachant pertinemment qu'il en avait été informé quand le

shérif était venu nous l'expliquer en cours, l'année précédente.

Nos regards se croisèrent, le sien rempli d'incompréhension et de tristesse. Je lui fis non de la tête. Soudain, il se mit à s'agiter en tapotant frénétiquement le blouson de cuir noir qu'il portait. Il semblait être à la recherche de quelque chose quand il sortit triomphalement son portable de l'une de ses poches. Il reporta son attention vers son ami, allongé sur le sol.

— Tiens bon Jack. J'appelle les secours, murmura-t-il avant de se relever pour passer ce coup de fil.

Je posai mes deux paumes sur le torse de l'homme sentant que les secours n'arriveraient jamais à temps. Je perçus une chaleur, une énergie irradiant à présent mes mains en me demandant si je n'étais pas en plein délire. Non, je savais au plus profond de moi ce qui se passait. Comme une connaissance acquise il y a très longtemps. La force vitale quittait le corps du jeune homme, de l'ami de celui qui se tenait à une certaine distance de nous, tournant en rond au milieu de la route en pleine conversation téléphonique.

Brusquement, une lumière blanche irradiait plus intensément. Avec ébahissement, je ne pus qu'observer celle-ci s'élever au-dessus du corps devant moi. Elle disparut aussi soudainement qu'elle était apparue. Les mouvements saccadés que je percevais un instant plus tôt sous mes paumes s'étaient arrêtés. Jack Harper venait de s'éteindre alors qu'il venait d'atteindre ses dix-sept ans, comme moi.

Une peine profonde m'envahit. Je n'avais jamais ressenti un sentiment aussi fort de toute ma vie. Elle n'égalait même pas celle de la mort de mon père, alors que je n'étais âgée que de six ans, sûrement trop jeune et naïve pour réaliser ce qu'elle signifiait à l'époque. Sans compter le départ de ma mère quelques mois plus tard m'abandonnant à sa sœur, ma tante, qui m'élevait depuis comme sa propre fille. Je me sentais brisée, le cœur déchiré par que je vivais en cet instant. Je portai mes mains à ma poitrine, souhaitant par ce simple geste, pouvoir empêcher mon être d'implorer aux quatre vents. Je me recroquevillai, incapable de respirer, quand deux mains fermes se saisirent de mes avant-bras nus.

— Toi aussi tu es blessée ? me demanda James en me relevant.

Je ne parvenais pas à parler pour le rassurer sur mon état, quoique j'avais de sérieux doutes sur celui-ci. Une douleur atroce me fit monter les larmes aux yeux. Je sanglotais en silence, incapable de m'arrêter.

— Il est mort, merde. Il est mort, grogna James devant moi.

Une peine inimaginable me tordit les entrailles, je hoquetai en me demandant si je survivrai à une telle souffrance, qui était assez forte pour en ressentir une douleur physique.

— Regarde-moi, les secours seront là très prochainement. Regarde-moi ! insista James en apposant sa main sous mon menton pour m'obliger à relever mon visage vers le sien.

— Bon Dieu ! Tu es blessée, je le savais. Tu dois avoir une commotion cérébrale ou un truc du genre, marmonna-t-il en palpant ma tête anxieusement.

La douleur s'atténua, relâchant mon cœur de son emprise.

— Arrête, dis-je en reculant de quelques pas. Je ne suis pas blessée.

Je me mis à me frotter les bras pour me réchauffer. Je reportai mon regard vers le corps de Jack, mort dans un stupide accident de moto.

— J'ai tout vu. Sa moto a dérapé à cause d'une ornière sur la route sans compter sa vitesse excessive, déclarai-je en retrouvant le contrôle de mes émotions.

Mais James continuait à me fixer intensément. Je pouvais entendre, à présent, au loin, les sirènes des secours qui seraient là dans quelques minutes pour simplement constater le décès d'un jeune mort sur la route. Un parmi tant d'autres.

— Quoi ? lâchai-je exaspérée par l'insistance de son regard.

— Tu pleures du...sang, murmura-t-il, incrédule.

— N'importe quoi, grognai-je à la fois irritée par cette absurdité et pourtant inquiète sous l'intensité de son regard fixé sur moi.

Je vis la main de James s'élever lentement et toucher de l'index mon visage. Il me montra ensuite son doigt afin de me permettre de constater ses dires. Une goutte de sang perlait sur son index. Je portai, à mon tour, une main à mon visage et constatai les traînées rouges pourpres marquant à présent mes doigts recouvrant la blancheur de ma peau. J'aperçus le regard de James parcourir le reste de ma personne, sûrement à la recherche d'une quelconque blessure et pris conscience, avec horreur que ma petite tunique blanche que j'avais passée pour la nuit, révélait que trop mes formes. Nous nous retournâmes vers les lumières des gyrophares qui arrivaient au loin. Alors, je me mis à courir à nouveau, m'enfonçant dans la forêt sans un regard en arrière pour l'homme que je laissais.

— Eh ! Où vas-tu ? hurla James.

Mais je ne m'arrêtais pas. Pour la deuxième fois, en cette nuit fraîche d'octobre, je traversais la forêt dans une obscurité pesante, l'âme en déroute par la scène de mort à laquelle j'avais eu à assister par deux fois. Je venais d'en être témoin quelques instants plus tôt, mais aussi dans un rêve, en sachant que je n'avais pu empêcher ce qui venait de se produire : la fin d'une vie.

## 2 - Étais-je devenu une sorte de monstre ?

J'étais assise sur la banquette devant ma fenêtre à observer le lever du soleil sur la nature environnante de ma maison à l'architecture victorienne en réalisant que rien ne serait plus comme avant. Je serrai un peu davantage mes genoux contre ma poitrine, mes bras enroulés autour de mon corps espérant futilement me protéger, me reconforter, bien que je ne sache de quoi exactement. Je n'avais pu trouver le sommeil après ce que je venais de vivre. Le chagrin de la mort du garçon que j'avais toujours connu lors de nos années d'école, continuait de m'affecter. Et comment effacer de ma mémoire le fait que j'avais ressenti, pressenti dans un rêve ce qui allait lui arriver. Toutes ces questions emplissaient ma tête à tel point que je n'arrivais à penser qu'à rien d'autre que cela.

« *Étais-je devenu une sorte de monstre ? M'avait-on jeté un sort ou un truc du genre ?* »  
faisaient partie de celles qui tournaient sans cesse dans ma tête. Chacune de ces interrogations me faisait un peu plus perdre pieds avec la réalité.

Je finis par entendre ma tante, Helen, s'éveiller et s'activer dans la maison à l'étage en dessous. Je me demandais si je devais lui dire ce qui m'était arrivé durant la nuit. Je décidais de ne pas l'inquiéter, elle qui semblait si préoccupée par mon sort. Il est vrai que je n'étais pas très populaire dans mon lycée, comptant moins de cinq cents élèves. Je me redressai tel un automate de ma banquette et pris une douche revigorante qui me rendit davantage alerte au monde réel. Après ma toilette, je descendis comme tous les jours de la semaine, pour prendre un rapide petit-déjeuner, préparé par ma tante. Celle-ci, assise à table, buvait une tasse de thé à l'effigie de mon école.

— Ah te voilà ! Je commençais à me demander si tu n'avais pas eu une panne d'oreiller, dit-elle en relevant les yeux de l'un de ces bouquins à l'eau de rose dont elle raffolait.

Je pris place sur ma chaise habituelle, en face d'elle. Sur la table, étaient disposées à mon attention, une assiette d'œufs brouillés, une orange prédécoupée et une tasse de lait chaud, plutôt tiède en fait à cause de mon retard.

— Ça ne va pas, Leah ? s'enquit ma tante.

Je relevai les yeux et croisai son regard inquiet. Je me composai un visage naturel et répondis.

— Rien de neuf. Suis juste un peu inquiète pour l'examen de maths que je dois passer dans la matinée.

— Oh ! Je ne doute pas que tu le réussiras. Tu as toujours eu d'excellentes notes, me dit-elle enthousiaste avec une pointe de fierté dans la voix.

J'avais toujours eu de très bons résultats scolaires depuis que ma tante prenait soin de moi.

— Bon, nous devons y aller, ou je vais être encore en retard, me dit-elle en se relevant.

Je suivis l'exemple de ma tante, mais avec moins d'entrain et pris le temps de nettoyer la table alors qu'elle faisait chauffer la voiture qui refusait ces derniers temps de démarrer. C'est que notre vieille Honda n'était plus toute jeune. Je finis par rejoindre ma tante dans la berline d'un bleu dépassé. J'avoue que cela m'aurait arrangée si pour une fois, cette vieille voiture avait refusé de démarrer.

Nous partîmes sur la route nous conduisant à la ville la plus proche, Montpellier. En fait, celle-ci était davantage qu'une ville, mais la capitale de l'état du Vermont, surtout reconnue pour en être la plus petite de tout le pays avec ses huit mille habitants. J'ouvris mon livre de maths et le posai sur mes genoux, ne voulant pas observer le paysage par la fenêtre comme à mon habitude. J'avais toujours été séduite par les couleurs automnales dont se paraient les arbres en cette saison. Mais, je savais que si je laissais errer mon regard à cet instant, cela ferait remonter à la surface les événements que je venais de vivre et que je tentais désespérément d'oublier.

\*\*\*

Une nouvelle ornière sur la route me fit relever les yeux. Je constatai que nous traversions le centre-ville aux bâtiments de briques rouge orangé me donnant toujours l'impression de pénétrer dans une usine du siècle dernier davantage stylée.

— Mais que fait-il ce bougre ! Il ne voit pas qu'il va pleuvoir, tempêta ma tante en prenant la parole pour la première fois en vingt minutes.

— Quoi ? dis-je en regardant dans sa direction.

— C'est Eddy. Il fait encore des siennes en mettant le panneau du menu sur la chaussée, grommela-t-elle en faisant un signe du menton.

Je reportai mon regard de l'autre côté de la route et vis le grassouillet et très antipathique cuisinier, sur le trottoir s'échinant à ouvrir la pancarte portable. Ma tante était l'une des deux serveuses de ce restaurant qui se voulait italien, sans y parvenir pour autant. Je rangeai le bouquin dans mon sac à bandoulière.

— T'inquiètes, tu n'es pas la seule à le trouver gonflant, dis-je voulant soutenir la généreuse femme qui avait pris soin de moi durant si longtemps.

J'avais conscience que sa vie aurait été tout autre si elle n'avait pas eu à s'occuper de moi depuis environ dix ans. Au lieu de cela, elle devait trimer dans ce restaurant durant un nombre interminable d'heures afin de subvenir à nos besoins. Elle enclencha la cassette dans le poste radio et la douce voix de Sarah McLachlan emplît l'habitacle, calmant ses nerfs ainsi que les miens face à une anxiété grandissante à l'approche de mon école.

Nous empruntâmes le pont métallique puis arrivâmes à proximité de mon lycée afin de passer de l'autre côté de la rivière en nous éloignant du centre-ville par la même occasion. J'aperçus enfin le bâtiment massif tout en longueur dans lequel j'ai passé la majorité de ma vie. La voiture stoppa et je posais mon sac sur mon épaule. J'ouvris la porte et sortis afin de me retrouver devant le bâtiment principal, lui aussi, réalisé en briques rouges.

— N'oublie pas que je finis mon premier service à quinze heures, lança ma tante depuis l'intérieur du véhicule.

Je me baissai afin de la voir à travers la fenêtre du côté passager.

— Je sais. Les cours se terminent à 14 h 10. Je te rejoindrai pour t'aider à ranger au resto, répondis-je.

— Okay, me dit-elle en me faisant un signe de la main avant de démarrer et de s'éloigner en me laissant seule dans ce lieu où je ne voulais être en ce jour.

Puis, je me motivai en me disant que nous étions mardi, le jour où l'école finit plus tôt. Même si ce n'était qu'une heure, c'était toujours ça de gagné. J'appréciais être en cours, depuis que j'excellais dans les matières scientifiques depuis quelques années. Pourtant, en cet instant, j'aurais voulu être n'importe où, mais ailleurs qu'ici.

— Leah, tu as appris la nouvelle ? Un mec de notre équipe de base-ball s'est tué sur la route

la nuit dernière, me héla Suzanne, l'une de mes amies, à mon approche de l'escalier central. Voilà exactement ce que je souhaitais éviter d'entendre. Cette annonce me replongea dans une mélancolie sans fond pour la mort du jeune homme, sous mes yeux. Je continuai à marcher sans m'arrêter, mais cela ne dissuada pas mes copines qui prirent place de chaque côté de moi.

— Tu te rends compte, c'est Jack Harper. Apparemment sa moto a dérapé et il est mort sur le coup, continua Debra.

Je baissai la tête en accélérant le pas et en serrant mon sac dans mes bras sur ma poitrine.

— Ouais et apparemment son copain de toujours, tu sais, James. Il était là ! Mais il n'a rien eu.

Je stoppai net quand Debra me barra le passage en se mettant devant moi.

— Je sais que l'on n'apprécie pas tellement ces mecs Leah, mais tu pourrais au moins montrer un peu de compassion, me dit-elle durement en posant les mains sur ses hanches.

« *Qu'est-ce que j'avais espéré ?* » pensai-je. Bien sûr, toute l'école et la ville probablement ne parlerait que de cette nouvelle et pour un bon bout de temps. Il est vrai que l'école comptait moins de cinq cents élèves. Le décès d'une personne aussi jeune était un événement en soi. Je relevai la tête en me forçant à respirer le plus calmement possible.

— Compassion envers qui ? Envers toi ? murmurai-je.

Je contournai mon amie, immobile, la bouche grande ouverte, stupéfaite probablement par mon comportement, mais qui aurait le mérite de les tenir à distance pour un moment, en tout cas.

J'arrivai enfin en classe dont la pièce était vide et m'assis à ma place habituelle soit près de la fenêtre, à la deuxième rangée. Je laissais errer mon regard vers l'extérieur, souhaitant m'éloigner par la pensée aussi loin que possible de ce lieu, en enviant ces feuilles d'érable aux couleurs chatoyantes qui se décrochaient de leurs arbres pour virevolter dans les airs. La sonnerie finit par se faire entendre, ce qui brisa ma rêverie. Je portai un regard distrait vers les élèves qui pénétraient dans la pièce, seul ou à plusieurs. Mes amies prirent place près de moi, sans pour autant m'accorder une parole ou un regard, ce que je ne désirais pas. Je relâchai mon souffle en voyant la porte d'entrée se refermer.

Malheureusement, celle-ci se rouvrit et je pus voir entrer celui que je redoutais de rencontrer : James Stone.

# 3 - Merde, il a un cerveau celui-là!

Le silence se fit à l'entrée du nouveau venu. Tout le monde devait être au courant à présent qu'il avait assisté à la mort de son meilleur ami, comme dans les films. Autrement dit, les personnes qui devaient se trouver dans cette salle en cet instant, devaient se sentir privilégiées d'être dans la même classe de la star de la journée. Tous sauf moi.

Il pouvait m'arriver de me montrer cynique, mais comment pourrais-je être autrement avec tout ce que j'avais vécu dans ma courte vie ? Je n'étais pas une de ces enfants entourées et choyées par ses parents dont seule comptait la réussite de leur progéniture ; même si pour cela ils faisaient preuve d'exigence et de restrictions. J'étais incapable de comptabiliser le nombre de fois où mes amis se sont plaints de leurs parents « trop gonflants » pour eux. Moi, j'aurais tout donné pour avoir ce qu'ils ont. La vie m'avait pris mon père, décédé alors que je n'étais âgée que de six ans. Quant à ma mère, elle m'abandonna quelques semaines plus tard sans explication.

James avança dans la pièce. Je baissai précipitamment la tête, pour cacher mon visage derrière ma longue chevelure que je considérais comme blonde, mais qui tirait davantage sur un roux clair afin qu'il ne me regarde pas. Le professeur d'anglais entra à son tour, se maintenant debout derrière son bureau et prit la parole face à une assemblée étrangement calme.

— Je présume que nous avons tous été informés de la tragédie qui a frappé la famille Harper, au cours de la nuit. Je peux comprendre la tristesse profonde que peuvent ressentir certains d'entre vous, déclama-t-il en reportant son regard vers le fond de la salle, là où se trouvait James Stone. Pourtant, nous devons continuer notre vie et le programme d'anglais est très chargé pour votre dernière année dans cet établissement. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que ces quelques mois à venir seront déterminants pour le reste de votre vie, puisque vous déciderez quelle université vous souhaitez intégrer, déclara Monsieur Ledger, son regard se posant sur chacun d'entre nous. Ouvrez votre livre à la page 37.

Nous passâmes les deux heures suivantes à comparer les différents styles littéraires à travers l'histoire. Je remerciai par la pensée, M. Ledger qui avait eu la bonté de me plonger dans la complexité de la littérature, me faisant oublier par la même mes inquiétudes. Malheureusement, la fin du cours sonna, mettant un terme à cette distraction bienvenue. Je me levai et rangeai mes affaires le plus rapidement possible, voulant être la première à quitter la pièce. Durant tout le cours, j'avais senti un regard posé sur moi, provenant du fond de la salle. Je me forçai à ne pas regarder James Stone de peur de confirmer mon impression. Je me faufilai rapidement entre les autres étudiants et réussis à atteindre le couloir avant tout le monde.

Je me mis à avancer rapidement en me fondant dans le flot d'élèves libérés dans les lieux de passage, sans pour autant courir. Je maugréai intérieurement sur le fait que je trouvais mes enjambées trop petites à mon goût. Je descendis l'escalier principal, noir de monde en cet instant et m'engageai dans le couloir du rez-de-chaussée.



\*\*\*

J'avais presque réussi à atteindre la classe suivante, pour commencer mon cour préféré: les mathématiques, quand une poigne s'abattit sur mon épaule et me propulsa dans la classe d'espagnol, malheureusement vide à ce moment-là.

— Tu ne quitteras pas cette pièce avant d'avoir répondu à mes questions, gronda une voix derrière moi.

Je retrouvai mon équilibre, réajustai mon sac sur mon épaule et me retournai pour faire face à James.

— Si ça concerne des questions de maths ? Pas de problème, pour le reste, je ne vois pas ce que nous pourrions nous dire, déclamai-je.

— Ne me prends pas pour un idiot ! dit-il en posant sa main sur la porte m'empêchant par la même de partir.

Je me balançai d'un pied sur l'autre appréhendant ce qu'il voulait me demander tout en observant la pièce à la recherche d'une autre sortie. Mes yeux se posèrent sur une seconde porte de l'autre côté de la salle.

— N'y pense même pas. Tu n'es pas aussi rapide que moi, menaçait-il.

— Penser, c'est ce que je fais de mieux à l'inverse des mecs comme toi qui courent après une balle, répliquai-je, la colère prenant le pas sur l'anxiété.

Il releva un sourcil étonné et croisa ses bras sur son large torse. J'avais toujours eu un penchant pour les intellectuels et non les sportifs. Tout le monde avait conscience de leur devenir, une fois, leurs folles années de popularité scolaire finies. Et puis, montrer de la colère envers lui pouvait le détourner des questions qu'il comptait visiblement me poser et que je redoutais, n'ayant aucune réponse à lui fournir. Tout du moins, qui me faisait passer pour normale à ses yeux.

— Eh bien ! Je ne savais pas que tu n'apprécies pas les gars de mon équipe.

— Je te rassure, ce n'est pas que de ton équipe. Vous n'êtes pas le centre du monde, tu sais ! dis-je sarcastique.

— Une tête d'ampoule dans toute sa splendeur. Tant de lumière m'aveugle, ma belle, murmura-t-il légèrement amusé.

Le mufle. Il m'avait forcée à entrer dans cette pièce, me faisant ainsi rater le début du cours de maths dans le but de me narguer.

— Écoute Monsieur Muscles, c'est bien joli tout ça, mais au cas où tu l'aurais oublié, nous avons un contrôle de maths dans quelques minutes, tentai-je afin qu'il me libère de cette dangereuse discussion.

Il appuya son dos contre la porte, toujours les bras croisés. Il fit un geste de la tête à la Justin Bieber que je détestais royalement pour remettre en place ses cheveux brun, bien trop long à mon goût. Je serrai les poings m'empêchant de lui mettre des claques ou à défaut de lui raser la tête.

— Si j'avais su que tu étais aussi marrante, je t'aurais parlé plus tôt ! remarqua-t-il.

— Pourtant, ce ne sont pas les occasions qui ont manqué puisque cela fait plus de dix ans que nous sommes dans le même bahut, m'irritai-je vraiment.

C'était la raison principale pour laquelle je n'appréciais pas les personnes dans son genre, aveuglée par l'importance.

— Okay, mon grand, je dois partir. Aurais-tu la galanterie de me laisser passer, s'il te plaît ? Je me demandai mentalement s'il connaissait les bonnes manières.

— J'ai reçu une excellente éducation dans le cas où tu en doutes, répondit-il.

« *Avais-je parlé à voix haute quand il interrompit à nouveau mes pensées.* »

— Oh ! Je n'en doute pas. Je suppose que le fait de forcer une femme à un entretien privé en la poussant dans une salle sombre est probablement dans ton programme de super gentleman, dis-je sarcastique.

Il leva légèrement les mains en l'air en se redressant.

— Touché. Je ne vais pas te retenir plus longtemps et peut-être que tu arriveras à temps pour ton super exam de maths si tu m'expliques ce que tu faisais sur la route, hier soir ? demanda-t-il sur un ton conciliant.

Il redevint sérieux ce qui était beaucoup plus dangereux pour moi. Je tentais de réfléchir à la vitesse grand V pour trouver une explication de quoi le contenter afin qu'il me fiche la paix. Bien entendu, je ne pouvais pas lui dire que j'avais rêvé de la mort de son ami avant qu'elle n'arrive et que c'était pour cette unique raison, que je me trouvais là au milieu de la nuit.

— Alors ?

— Je...je...suis somnambule, bredouillai-je.

— Somnambule ? Et tu n'as rien trouvé de mieux avec le super cerveau qui est le tien, génie ? ricana-t-il.

— Pourtant, c'est vrai ! Je préfère que ça ne se sache pas. Qui sait ce qui pourrait m'arriver si on apprenait que je me baladais au milieu de la nuit...

— ... sous-vêtements, termina-t-il.

— Je n'étais pas en sous-vêtements que je sache, m'énervai-je en me redressant.

— C'était tout comme. C'est pour cela que je ne crois pas à ton histoire de somnambulisme. Si c'était le cas, tu peux m'expliquer pourquoi tu portais des bottes ? remarqua-t-il.

« *Merde, il a un cerveau celui-là* » me dis-je à moi-même.

— Dis donc ! Tu crois que tu fais partie de la police et que cela t'autorise à me poser toutes ces questions, contrai-je en souhaitant détourner la conversation.

— Parlons-en justement. Après ton départ disons précipité, j'ai dû leur expliquer ce qui s'était passé et...

Je fis quelques pas vers lui, ne pouvant empêcher mon cœur de battre fort contre mes côtes en réponse à ma nervosité qui montait en flèche.

— Tu ne leur as pas parlé de moi j'espère, soufflai-je.

Il me regarda si intensément avec ses prunelles d'un bleu pâle que j'en fus troublée.

— Non. Je ne leur ai rien dit te concernant. Je mérite donc de savoir pourquoi j'ai caché ta présence sur le lieu de l'accident.

Les battements ralentirent et je m'accordai une grande bouffée d'air.

— Merci. Okay, je vais être honnête avec toi. Il m'arrive de me balader dans les bois entourant ma propriété afin de m'éclaircir les idées. Quand l'envie me prend, je sors. C'est ce qui est arrivé hier soir. Je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

— À trop réfléchir, je présume ? me coupa-t-il.

Je le foudroyai du regard.

— Très drôle ! Mais c'est presque ça donc je suis sortie. J'étais près de la route quand j'ai entendu des pneus crisser sur l'asphalte. J'ai couru pour voir ce qui se passait et tu sais la suite, dis-je.

Il baissa les yeux. Je ne doutais pas que sa tristesse devait être profonde d'avoir perdu son ami d'enfance depuis la maternelle.

— Je suis sincèrement désolée pour Jack, lui murmurai-je en posant une main sur son avant-bras.

Il releva soudainement son visage et je pus y lire une peine infinie. Je retirai précipitamment ma main, confuse.

— Cela aurait dû être moi, murmura-t-il.

— Quoi ?

— C'était moi le casse-cou des deux. Je lui ai proposé de faire une course. Le premier qui arrive à la station essence. J'étais à la traîne parce qu'il a triché. Il est parti avant que je ne démarre ma bécane. Cela aurait dû être moi, se confia-t-il.

Il se retourna soudain et ouvrit la porte avant de se mettre à courir.

\*\*\*

Je restais là, figée par le trop-plein d'émotions. J'avais vu avant qu'il ne s'enfuit son regard troublé d'en avoir trop dit. Après ce tête-à-tête pour le moins surprenant, je m'avançais dans le couloir vide. Les cours avaient déjà repris. L'examen devait avoir probablement commencé. Je n'avais vraiment pas la tête à cela et je savais pertinemment que je ne pourrais me concentrer pour le réussir. De plus, mon entrée retardée ne manquerait pas d'attirer l'attention sur ma personne, ce que j'évitais au maximum.

Donc à la place de tourner sur ma gauche pour me rendre en classe, je pris à droite. J'évitai de passer devant les bureaux administratifs à l'entrée et me rendis sur le terrain de base-ball que je traversais. L'herbe d'un vert profond venait d'être arrosée, embaumant le lieu d'herbe fraîche et de la rosée. Je pris place sous les arbres massifs en m'asseyant sur un large tronc, au bord de la rivière qui bordait le lycée. Entendre le doux chant de l'eau s'écouler eut le don de me calmer.

Je n'arrivais pas à croire qu'une vie pouvait être autant chamboulée en une seule nuit. Le jour précédant, je n'avais en tête que de réussir ma dernière année de scolarité afin de recevoir une bourse et ainsi accéder à une bonne université. Au lieu de cela, je me retrouvais ici, ne cessant de torturer mon esprit pour comprendre ce qui ne tournait pas rond chez moi. Il était bizarre, pour une fille de dix-sept ans aussi banale que moi, d'avoir eu une prémonition et tout cela pour quoi ? Pour voir la mort de quelqu'un.

— Plus glauque, tu meurs, murmurai-je pour moi-même.

Je restais ainsi un long moment, allongée, les yeux clos, obligeant mon esprit à ne plus réfléchir, à ne plus souffrir pour trouver une explication qui ne viendrait sûrement pas.